

Le Samedi

VOL. I.—NO. 48

MONTREAL, 10 MAI 1890.

LE NUMERO, 5 CTS
PAR ANNEE \$2.50

LES OCCUPATIONS D'UN VIEUX GARÇON



—Ça peut vous paraître curieux ; eh bien ! Je vous dirai que pour moi c'est un plaisir de manger, quand on ne travaille pas entre les repas.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 10 MAI 1890.

CHASSE-SPLEEN

Un vieil âne en sait plus qu'un ânon.

Le commencement est la moitié du tout.

La vie est une quarantaine pour le paradis.

Parler, c'est dépenser; écouter, c'est acquérir.

Le feu de la Longue-Pointe a jeté un grand froid.

Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour.

Une once de justice vaut mieux qu'une livre de clémence.

L'esprit sans jugement est un flambeau dans la main d'un fou.

Le voleur qui prend divers *alias* est très avancé dans le renoncement à soi-même.

La moitié de ceux qui sont en enfer auraient pu gagner le ciel avec la moitié moins de trouble.

Par quelle transformation le coureur qui a gagné la course part-il à *pied* pour arriver à la tête?

La politesse est une monnaie destinée à enrichir non celui qui la reçoit, mais celui qui la dépense.

Le talent le plus rare et le plus nécessaire, c'est de savoir parler à temps et de se taire à propos.

"Je ne me plaindrais pas des punaises, disait un pensionnaire mal nourri; mais je n'ai pas de sang à perdre."

"Prisonnier, disait un Magistrat distrait; je vous condamne à être pendu. Puissiez-vous profiter de cette leçon!"

"Je me rappelle parfaitement votre figure disait un ministre à un demandeur de places, mais je ne puis pas vous nommer."

Dans l'amoureux, la géographie universelle se résume en deux points: la place où elle est, et celle où elle n'est pas. Le premier est à l'équateur, l'autre est au pôle nord.

Bismark a tous les ordres de la terre. Le Czar lui avait donné le plus riche de tous, l'Ordre de Saint-André, la Reine d'Angleterre l'Ordre du Bain. Guillaume lui a donné le dernier et le plus important: l'ordre de s'en aller.

Frais Mai et chaud Juin,
Amènent pain et vin.

Qui te craint en ta présence
Te nuit en ton absence.

On vous reçoit selon l'habit,
Et l'on vous reconduit selon l'esprit

Qui veut vivre en paix
Doit être sourd, aveugle et muet.

LA SABERDACHE DE G...

Elle.—Mon chaire Tibram, c'était trois jours que je t'ai pas vu; je t'ai attendu toute la journée, mais tes baultes et viens vite.

Lui (sentant le coup qui le menace).—Impossible de sortir, mes bottes prennent l'o.

Au bal.
Entre deux messieurs qui viennent d'être présentés l'un à l'autre.
—Voyez donc cette commère, là, à droite sur le sofa! *Un vrai monument...*
—*Expiatoire!* monsieur!... c'est ma belle-mère!

X... mit un vendredi, sa belle-mère en terre.
Et, le surlendemain mourut son angora,
Une bête superbe, à son maître fort chère.

Moralité.

Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

LA PRÉCAUTION... NON INUTILE

Un bon gendre voyant suivant la loi commune
Sa belle-mère à son dernier soupir,
Chargea deux médecins de l'aider... à mourir,

Moralité.

Deux sûretés valent mieux qu'une.
(Notes du SAMEDI: MM. les médecins, ceci est du 13e siècle; mais depuis...)

ENFANTS TERRIBLES

Un vieux monsieur attend les parents dans le salon. *Bébé* grimpe sur ses genoux et caressant de sa petite main le crâne dénudé du visiteur:

—Dis-moi, monsieur, est-ce que c'est là-dessus qu'on te donne le fouet quand tu n'es pas sage?

VÉRITÉS VRAIES

Baptiste.—Ecoute donc, Pierrot, pourquoi n'aimes-tu pas Jim?

Pierrot.—Je l'hais trop.

Tibram.—Pourquoi ne vas-tu pas à l'école?

Jim.—Tu sais bien que j'sais pas lire.

P. S.—Finissons-en par

UNE PENSÉE PROFONDE

Au fond d'un puits de 50 pieds mélitez sur les moyens d'en sortir.

G.

COMMENT ON SE VEND

Maud.—Est-ce vrai que Jeannette Lindoute a épousé un millionnaire de 88 ans?

Ernestine.—C'est vrai; elle me l'a écrit hier, et me l'a avoué sans le vouloir.

Maud.—Comment cela?

Ernestine.—Elle a commencé par me mentionner son âge: 88; puis comme prise de remords, elle a barré les chiffres; mais ça faisait tout de même 88.

MOTS D'ENFANTS

Le père.—As-tu fait le bon garçon, Fred, aujourd'hui?

Fred, (qui n'a pas la conscience en paix).—Je vais demander à maman.

Le père.—Comment? Tu ne le sais pas toi-même?

Fred.—Je vais te dire: nous avons des caractères si différents, maman et moi, que nous ne sommes pas toujours d'accord sur ce qui est bon ou mauvais; et si elle s'adonne à te dire que j'ai été mauvais garçon, comme c'est maman, je ne suis pas pour la démentir. I will stand by her, by Jove.

Charley.—Quand est-ce que c'est donc qu'on porte le deuil?

Juliette.—C'est quand on a des parents à demi-morts.

—Allons, Johnny, papa t'a acheté un petit frère, hier soir, comment va-t-il?

Johnny.—Très bien, seulement vient de se loin qu'il est tout brûlé par le soleil.

IL FAUT VARIER SES PLAISIRS

A une soirée dansante. Melle X, à son cavalier du ton le plus aimable.—Vous dansez à la perfection, mais si cela ne vous désobligeait pas, je vous prierais de changer légèrement votre style.

Le cavalier, avec étonnement.—Pardon, mademoiselle, mais je ne comprends pas?

Melle X, toujours souriante.—Vous pourriez, par exemple, me marcher de temps à autre, sur le pied droit, au lieu du gauche. Le gauche est satisfait, et puis, vous savez les femmes sont si changeantes, surtout lorsqu'elles ont des cors.

Arrêt subit, et disparition mystérieuse du monsieur!

RIEN NE VAUT COMME UNE BONNE PRÉCAUTION

Madame Trembleuse, (dans le train de Québec, et s'apercevant que son voisin est accompagné d'un fusil).—C'est à vous ça, monsieur, mais! c'est affreux. On ne voyage pas armé. Il n'est pas chargé au moins?

Chassenbois.—Mande pardon, madame, mais on sait se conduire; soyez tranquille. (*Et mettant un bouchon de liège dans le canon.*) Vous voyez, il n'y a plus de danger.

La voyageuse s'est endormie en paix.

CHACUN SON GOUT

Madame Têraterre.—On peut dire que le bon Dieu ne nous a pas faites toutes du même goût. Ma Kate, n'a de plaisir que quand elle se berce en lisant. Toute la journée elle lit et se berce; ou bien se berce et lit. Bonté divine, ça me tuerait cette vie-là!

Miss Mean.—Qu'est-ce qui vous irait le mieux dans la vie?

Mme Têraterre.—Ça ne se demande pas: un bon morceau de savon et un parquet à laver, avec de l'eau en masse et un tuyau de renvoi correct. Je ne vois pas ce qu'une femme peut désirer de plus pour être heureuse!

C'EST POUR LA MÈRE

Mlle Lajeunesse.—Pourquoi, maman, avez-vous dit à madame Lamode, que j'avais dix-huit ans, quand j'en ai vingt-quatre?

Madame veuve Lajeunesse.—C'est nécessaire, mon enfant, aux yeux du monde.

Mlle Lajeunesse.—Je comprends, maman, mais franchement, croyez-vous que j'ai réellement déjà besoin de me rajourner à mon âge?

Madame veuve Lajeunesse.—Mais ma chère; pas toi: c'est moi qui en ai besoin.

L'ART DES COMBINAISONS

Les vingt-six lettres de l'alphabet peuvent être transposées 620,448,401,733,239,439,360,000 de fois. Tous les habitants du globe, d'après un calcul approximatif, ne pourraient pas, dans mille millions d'années, transcrire toutes les transpositions des vingt-six lettres, même en supposant que chacun écrirait quarante pages par jour et que chacune de ces pages contiendrait quarante transpositions différentes de lettres.

Mais en voici un autre :

Un mathématicien a calculé que deux personnes jouant aux dominos dix heures par jour et faisant quatre poses par minutes, pourraient jouer 11,000,000 d'années sans épuiser toutes les combinaisons du jeu, lesquelles s'élèvent à 284,211,840.

LE SORCIER DES SALONS

On peut se procurer beaucoup d'amusement avec le tableau suivant qui vous permettra de dire l'âge des jeunes filles. Demandez à la personne qui vous intéresse dans quelle colonne ou colonnes se trouve contenu son âge. Faites l'addition des chiffres qui sont à la tête des colonnes dans lesquelles se trouvent son âge, et vous avez le secret. Supposons, par exemple, qu'elle est âgée de 17 ans ; vous trouvez ce nombre dans la première et dans la cinquième colonne ; faites l'addition du premier chiffre de ces deux colonnes et vous aurez son âge.

1	2	4	8	16	32
3	3	5	9	17	33
5	6	6	10	18	34
7	7	7	11	19	35
9	10	12	12	20	36
11	11	13	13	21	37
13	14	14	14	22	38
15	15	15	15	23	39
17	18	20	24	24	40
19	19	21	25	25	41
21	22	22	26	26	42
23	23	23	27	27	43
25	26	28	28	28	44
27	27	29	29	29	45
29	30	30	30	30	46
31	31	31	31	31	47
33	34	36	40	48	48
35	35	37	41	49	49
37	38	38	42	50	50
39	39	39	43	51	51
41	42	44	44	52	52
43	43	45	45	53	53
45	46	46	46	54	54
47	47	47	47	55	55
49	50	52	56	56	56
52	51	53	57	57	57
53	54	54	58	58	58
55	55	55	59	59	59
57	58	60	60	60	60
59	59	61	61	61	61
61	62	62	62	62	62
63	63	63	63	63	63

LES MÉMOIRES D'UN BÉBÉ

(Pour le SAMEDI.)

1er Janvier (1889. Jour de sa naissance).— Débarqué ! Que je suis content d'être rendu ! Papa n'a pas l'air d'être de mon avis.

1er Février.—Papa me promène toute la nuit, je n'aime pas ça et je crie. Quand il ne me promène pas, je crie tout de même. Je crie toujours. Il faut faire quelque chose pour passer le temps.

1er Mars.—Nourrice a pris ma peau pour une

pelotte à épingles. Pile ou face, ça ne lui fait rien. Ça doit être une ancienne modiste.

1er Avril.—Je ne comprends pas les gens qui boivent ; j'en ai assez de ma bouteille !

1er Mai.—Ça doit être bon d'avoir des dents. Comme je mordrai ma nourrice à la première qui va venir !

1er Juin.—Quel ennui que la famille ! Ils sont tous là à me regarder : Oh ! le joli p'tit bidoune, quel amour ! Si encore ils ne n'enfonçaient pas les doigts dans les côtes. Quand je serai grand j'en ferai autant à ma cousine, ça ne la fera pas rire.

1er Juillet.—Les trois bébés d'à côté ont la rougeole. Les chanzards ! Au moins, ils s'amuse, eux. Moi, rien ! Il est vrai qu'ils ne sont pas de notre monde. Comme c'est triste la vie !

1er Août.—Nourrice m'a mené à l'île Sainte-Hélène, elle a causé avec un monsieur ; je n'ai pas pu le voir, elle me tenait de l'autre côté. Cette femme se méfie de moi.

1er Septembre.—Nourrice a bu quelque chose dans une bouteille qui ne ressemble pas à la mienne. Qu'est-ce que ça peut être ? Si j'étais plus grand, je changerais.

1er Octobre.—Papa a dit à maman qu'il ne faut pas voyager quand on a de la famille. Papa ne riait pas en me regardant.

1er Novembre.—J'ai mes quatre dents, mais maman a changé de nourrice, cette dernière est vieille. Maman dit qu'avec les jeunes on n'est jamais sûr de rien.

LES MÉMOIRES D'UN JOURNALISTE MONTREALAIS

(Pour le SAMEDI)

Un de mes confrères a eu le malheur de perdre ses mémoires dans le déménagement du 1er mai. Comme nous ne savons lequel, nous les publions maintenant pour qu'il puisse les reconnaître et les réclamer aux bureaux de l'administration du SAMEDI :

Avoir reçu, offre de traites.....	11,262
Avoir accepté.....	11,262
Avoir été requis de faire une rétractation.....	416
L'avoir faite.....	416
Avoir été invité à des dîners, concerts, réceptions, etc., par des personnes désireuses d'avoir gratuitement une réclame.....	3,333
Avoir été pris au piège.....	33
Ne pas y avoir été pris.....	3,300
Avoir été menacé de coups.....	170
En avoir reçus.....	0
Avoir battu l'autre.....	4
L'avoir esquivé.....	166
Avoir reçu des offres pour démontrer que ceux de l'autre bord étaient des canailles.....	5,610
L'avoir démontré.....	5,610
Avoir été demandé : "Qu'est ce qu'il y a de neuf ?".....	300,000
L'avoir dit.....	3
L'avoir ignoré et avoir avoué son ignorance.....	200,000
L'avoir ignoré et l'avoir dit tout de même.....	3,333
Avoir changé de politique.....	33
Espérer en changer encore.....	50
Donné aux pauvres.....	\$5.00
Donné pour un scotch terrier.....	\$25.00
Espèces en caisse.....	\$1.00
Sommes dues par moi : Dieu et mes créanciers peuvent le savoir.....	

PAS FLATTEUR POUR LES ANGES

Lui.—Il n'y a après tout qu'une faible distance entre l'ange et l'homme.

Elle.—Tu n'es pas flatteur pour l'ange.

LES LUNETTES DE GRAND'MAMAN

(Pour le SAMEDI.)

Dialogue entre Grand'maman et Joe :

—Joe, as-tu vu mes lunettes ?

—Vos lunettes à branches d'or, mémère ?

—Oui.

—Celles que vous vous mettez sur le nez pour voir à travers ?

—Oui, où sont-elles ?

—Celles que pépère vous a données ?

—Oui.

—Au dernier jour de l'an ?

—Oui, dis-moi où elles sont.

Les lunettes avec lesquelles vous me lisez ces belles histoires ?

—Oui, oui ! voyons mon petit Joe, tu m'ennuies ; où sont-elles ?

—Les lunettes avec lesquelles vous m'avez raconté l'histoire de la belle dame qui dort dans un bois tout en or ?

—Oui, les mêmes ; as-tu fini tes questions ?

—Est-ce que vous en avez besoin pour me lire une autre histoire, mémère ?

—Non, c'est pour coudre.

—Qu'est-ce que vous voulez coudre, mémère ?

—C'est pour coudre des mouchoirs.

—Pour moi ?

—Non, pour grand père. Voyons petit monstre, où sont-elles ?

—Vous ne pouvez pas coudre sans lunettes, mémère ?

—Tu le sais bien, mon petit Joe.

—Je ne savais pas. Je croyais que c'était avec le moulin que vous cousiez, mémère.

—Je vais me fâcher, Joe. Tu vas recevoir la volée ; Voyons, dis-moi tout de suite où elles sont !

—Je ne sais pas.

—Tu ne les as pas vues ?

—Non, na ! je dirai à poupa que vous avez voulu me battre, parce que je n'ai pas vu vos lunettes.

PIRE QU'UNE FUITE DE GAZ

A la suite d'une querelle :

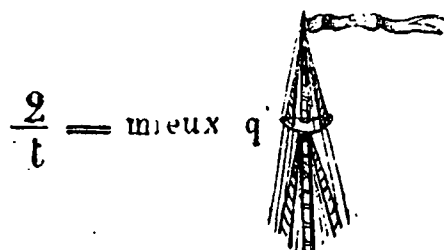
Courbechine.—Sérieusement, mon cher, vous avez tort de vous fâcher, je n'ai jamais eu l'intention de vous offenser. Voyez-vous, j'ai une terrible infirmité : depuis que j'ai perdu mes dents de devant ; les paroles glissent et m'échappent, sans même que j'en aie connaissance.

JANUS

M. Caton (membre de la société protectrice des animaux, et de la société de protection des femmes).—Nous n'avez pas honte, Pat, de faire travailler un cheval comme le vôtre ? Il n'a que la peau sur les os. J'ai bien envie de vous faire prendre.

Pat.—Et si je ne fais pas travailler mon cheval, vous me ferez prendre parce que je ne nourrirai pas ma famille, espèce de double-face.

REBUS



Réponse au dernier rébus :

"LE BONHEUR EST SOUVENT SOUS LA MAIN."

NOS CHERIS



XI

La logique de l'arithmétique.

Le professeur.—Comprenez-vous maintenant, que si d'une somme on ôte tout, il ne reste rien ? Ainsi, vous m'avez vu tout à l'heure avec une pêche. Je l'ai fendue en quatre et Pierre, Alfred, Joseph et Auguste ont mangé chacun un des quatre morceaux. Qu'est-ce qu'il m'en reste ?

Charles.—Il vous reste le noyau, monsieur.



XLI

Le meilleur des remèdes.

La maman.—Tiens, ma chérie, prend ton petit remède. Comment es-tu ce matin ?

Katie.—Quelle heure est-il, maman ?

La maman.—Dix heures, ma belle.

Katie.—Trop tard pour aller à l'école ?

La maman.—Oui chérie.

Katie.—Je me sens bien mieux. Vrai, maman, je puis m'arranger sans ce remède-là.



XLII

La petite Julie, assistant à un feu de broussailles.—Bonté divine ! Comme ce feu-là doit être chaud ! Regarde donc ce pauvre homme qui commence à voiler !



XLIII

La mère.—Eh bien ! Quel petit sacrifice avez-vous fait pour vos quarante heures ? Vous êtes-vous privé de sucre, comme je vous l'avais dit ?

Juliette.—Oui, maman ; pas le sucre par exemple, parce que Freddy n'aime pas cela. Moi, je n'aime pas les gâteaux. C'était difficile, va ; mais nous avons trouvé quelque chose : nous nous sommes privé de savon.

PAS LES MEMES VERS

Au réveillon.

On a porté plusieurs toasts, et mademoiselle Azalie commence à se sentir d'une gaieté folle. Son ami Jacques s'en aperçoit. Tenant son verre élevé :

—Mademoiselle Azalie, voulez-vous me dire combien vous voyez de verres ?

Celle-ci, après avoir longtemps cherché :

—Pardon, monsieur, je n'ai pas étudié cette maladie-là !



XLIV

Maitresse d'école.—Et ainsi Adam et Eve ne purent jamais rentrer dans le Paradis Terrestre, parce qu'un ange armé d'une épée en défendait la porte.

Tommie.—Moi, j'aurais bien rentré ; j'aurais sauté par dessus la clôture, comme aux courses du Parc Lépine.

Jules.—Que t'es bête ! Tu sais donc pas que c'était tout en fil de fer à grosses pointes !

UN PETIT DÉFAUT DE MÉMOIRE

Bobono (Neuf heures du soir sortant du club).—Voyons, sabre de bois, j'ai un rendez-vous quelque part avec quelqu'un ? Ah ! oui, c'est avec Constant au coin des rues St-André et Ste-Catherine... Mais, non ! C'est avec André au coin des rues St-Constant et Ste-Catherine.... Ah ! mais, mais ! ! ! J'oublie tout maintenant, c'est avec Catherine au coin de la rue... ah ! que le diable emporte tout !

CE QUI DISTINGUE L'HOMME DE LA FEMME

Merlefin.—T'a-t-elle souri ?

Bouvisage.—Oui, et elle a ensuite cligné de l'œil.

Merlefin.—Ç'a t'étonne ? Si elle avait été un homme, elle aurait cligné d'abord et souri ensuite.

FAUTE DE COMPRENDRE

Un garçon boucher se présente pour se faire inscrire comme électeur :

—Comment vous appelle-t-on ? lui demande l'employé.

—Comme ça, répond le boucher en mettant deux doigts dans sa bouche et donnant un coup de sifflet.

On l'a mis à la porte.

FERMÉ POUR CAUSE DE DÉCÈS

Robinson.—T'en as-t-y eu du chagrin, mon pauvre ami ; mais faut se faire une raison ; t'as tort de quitter les affaires parce que ta pauvre vieille est morte ?

Joe Pitou, (cocher de Place.) - Je ferme pas pour la vieille ; c'est pour mon cheval Coco qu'a lâché le monde hier.

NOS CHÉRIS



XLV

(Répétée pour correction.)

*Elsie, (étonnée).—*Regarde donc, maman !
La lune en plein midi ! C'est une bonne farce
au bon Dieu, hein ?

*La mère.—*Qu'est-ce que tu veux dire ?

*Elsie.—*Puisque le bon Dieu a oublié de
l'éteindre ce matin.

LES SOURIS

LÉGENDE ALLEMANDE

(Suite.)

De tonne en tonne, on était arrivé de ce côté-là jusqu'à une, quand le capitaine en second conseilla de n'en donner aucune à Otto.

—Fais-lui couper la tête, et nous partagerons la dernière.

Cet avis paraissait encore le meilleur au roi, sauf le partage de la dernière tonne qu'il se réserva de faire l'année suivante, époque à laquelle son ministre des finances lui avait promis un équilibre parfait dans son budget.

Car, dans ces temps, les ministres avaient tous la prétention d'équilibrer les recettes et les dépenses.

On ne sait comment cela se faisait, mais, paraît-il, les lois de l'équilibre étaient peu connues, car le budget penchait toujours et de plus en plus vers la gauche.

La gauche a toujours été le mauvais côté... pour les gouvernements allemands.

Le roi s'attendait donc à s'entendre demander par son fidèle allié beaucoup plus d'or qu'il ne pouvait en donner et cherchait les moyens les plus honorables de ne pas faire honneur à sa parole, quand, au jour fixé, parut Otto, accompagné de ses dix conseillers, et suivi d'une centaine d'hommes qui avaient oublié de se débarrasser de leurs épées.

—J'aimerais mieux qu'il fût venu tout seul, murmura le roi à l'oreille de son ministre ; tâchons de ne lui donner que ma fille, et qu'il n'en soit plus question.

—Sire, vous l'avez déjà promise à trois autres, fit le ministre.

—Eh bien ! cela fera quatre, reprit le monarque impatienté, fais-la venir.

La jeune princesse était parée à tout événement. Elle entra précipitamment, un peu essouf-

flée, mais vêtue d'une robe presque neuve et la tête ornée d'un prodigieux chignon, fait avec les blonds cheveux de trois de ses servantes.

—Souris agréablement, lui dit le roi en lui pinçant le bras, il s'agit d'un mariage politique.

La princesse savait que, dans ces mariages, le devoir d'une fille est de préférer à tout autre le mari qui effraye le plus sa famille.

Comme une poupee à ressort, elle montra ses trente-deux dents.

Le roi la prit par la main, et, quoique son râtelier royal ne fût pas irréprochable, il crut devoir le montrer aussi à son cher futur gendre, vers lequel il s'avança aussitôt en disant :

—Vaillant Otto, appui de mon trône, soyez aussi l'espoir de ma dynastie ; dans votre modestie vous n'eussiez peut-être pas osé aspirer à la main de ma fille ; mais votre loyauté et votre vaillance vous en rendent digne ; recevez-la donc comme le prix de vos vertus, et le gage de.....

—Mon inaltérable attachement, souffla le ministre de l'instruction publique, auteur de toutes les improvisations royales.

—De notre inaltérable attachement, répéta le roi en promenant sur l'assemblée un regard de triomphe.

Les discours du trône ayant pour spécialité d'être toujours très beaux, sont aussi toujours très applaudis.

Si le Moniteur officiel du Xe siècle affirme que celui-ci eut le même sort que ses confrères, il faut avouer qu'il s'écarte légèrement du vrai.

Non-seulement les brigands malappris ne battirent pas des mains, mais ils se permirent de protester avec fureur, en criant :

—Non, non, pas de femme ; les tonnes, demande les tonnes.

La princesse avait reçu l'ordre de sourire tout le temps de l'entrevue, elle continua.

—Silence, tas de brigands, mugit le géant, ou le premier qui bouge aura affaire à moi.

La prudence est mère de la sûreté ; conseillers et soldats demeurèrent immobiles, et presque aussi raides qu'un grenadier de la landwehr prussienne, ce qui est le maximum de rigidité que puisse atteindre le corps humain.

—Toi, continua Otto en s'adressant au roi, garde ta fille, dont je me soucie encore moins que de ton or ; j'ai réfléchi, je veux être évêque.

—Evêque ! fit le roi stupéfait.

—Oui, évêque de Coblenz.

—Mais il y en a un que le pape a nommé.

—Renvoies-le au pape, moi, je veux sa place.

—Mais tu n'es pas prêtre.

—C'est mon affaire ; voyons, oui ou non, veux-tu me donner cet évêché ?

—Tu ne me demanderas pas autre chose ?

—Rien de plus.

—Demande au moins une petite tonne, se hâsarda à dire un des conseillers.

—Toi, je t'avais défendu de parler, rugit le géant en lui décochant un si terrible soufflet, qu'il l'envoya rouler entre les jambes de ses soldats, dont deux ou trois tombèrent comme des quilles.

La princesse souriait toujours.

—Je te nomme évêque de Coblenz, s'écria le roi dont la main du capitaine avait effleuré le visage ; mon ministre, qui sait écrire, va te faire un acte sur parchemin, quand partiras-tu ?

—Tout de suite.

—Ah bon ! fit le roi visiblement soulagé, et tu emmèneras ces messieurs avec toi ?

—Certainement.

La figure du monarque s'épanouit, il n'espérait pas en être quitte à si bon marché.

Les brigands n'avaient pas l'air si réjouis ; cependant, quand de sa voix de stentor leur capitaine cria : Par file à droite, en avant, marche ! le bataillon exécuta le mouvement comme un seul homme.

—Quelle chance ! s'écria le monarque quand ils furent partis.

Et, sur le champ, il fit ses deux ministres grand-croix de l'ordre de la Délivrance, et permit à la princesse de ne plus sourire, quoique l'heure réglementaire ne fut pas encore achevée.

Huit jours plus tard, le brigand Otto s'était installé dans le palais épiscopal, d'où il avait classé un vieux et saint prélat, qui, n'emportant

avec lui que les regrets de toute une population évangélisée par lui pendant de longues années, descendait le Rhin dans un bateau pêcheur, pour aller se réfugier à Cologne dans un monastère et y attendre, avec une pieuse quiétude, la fin des mauvais jours, dont il ne s'affligeait que pour son troupeau.

Ces temps étaient rudes en effet. Otto s'était fait évêque, comme un loup se fait berger ; fier de sa force et, comptant sur l'impunité, il n'avait pris la peine, sous son nouveau déguisement, ni de rogner ses griffes, ni de cacher ses crocs aigus. Son gant pastoral était de fer, son rochet une cuirasse de buffle, sa croix épiscopale un poignard, sa crosse un lourd et solide épieu, arme de chasse avec laquelle il avait remplacé son épée et dont il se servait pour frapper les cerfs et les sangliers dans les grandes forêts de chênes et les manants dans les rues.

A l'un de ses lieutenants, il avait donné dérisoirement le titre d'abbé de Rosenthal ; à un autre, un monastère de religieuses, qui n'avaient pas attendu l'arrivée du soudard pour prendre la fuite. Chaque brigand avait eu sa part de dépouilles : aux uns, les prieurés ; aux autres, des dîmes et des redevances.

Le pillage entraînait l'orgie, l'orgie nécessitait le pillage ; vases sacrés et ornements, chasses et reliquaires, enlevés pièce à pièce du trésor des églises, passaient dans les mains des juifs ou servaient aux usages les plus profanes.

Au palais épiscopal, les brigands, attablés nuit et jour, buvaient dans les calices d'or et les custodes ciselées enrichies de pierreries ; le scandale était effroyable, le gaspillage inouï.

Les ostensoirs avaient les premiers disparus dans les creusets ; quand cette veine fut épuisée, et elle était riche, vinrent les statuettes, les croix, les reliquaires regardés comme meubles inutiles, puis les ornements, qu'on effila pour en retirer le métal précieux ; après l'or, l'argent, après l'argent, le cuivre, cloches et flambeaux furent envoyés à la fournaise ; toutes les églises furent dépouillées à la ville, puis vint le tour des monastères et des simples chapelles rurales.

Ces richesses profitèrent aux juifs seuls, toujours à l'affût de ces ventes aussi insensées que sacrilèges, et qui, profitant de l'ignorance brutale des pillards, achetaient pour rien des manuscrits d'une incalculable valeur, et des pierres précieuses, qu'ils prétendaient n'être que du cristal taillé.

(A continuer.)

Les déménagements du mois de mai



*La dame qui arrive.—*Quoi, c'est cela ! Des plafonds pas plus haut !

*La dame qui s'en va.—*C'est pourtant élevé, mais madame ne voit pas du même point de vue que moi.

NÉCESSITÉ FAIT LOI



Maud.—Comment se fait-il, Katy, que tu ne perdes pas ton chapeau avec un vent pareil ?

Katy.—Ah ! Tu crois que je ne perds pas mon chapeau ? Attends un peu. C'est la première fois que je rencontre au bon moment le Capitaine Alfred... (*Et enlevant ses épingles*) regarde-moi voler toute la boutique.

Maud.—Que je suis donc bête ! Si j'y avais pensé moi-même !

LES SUITES DE LA GRIPPE

La nouvelle annonçant que la Dalmatie a ordonné de faire une enquête, au sujet de la mystérieuse maladie *La Nona*, est une preuve que sa fréquence n'est pas une simple prétention des journaux. Elle fait des victimes dans tous les pays de l'Europe, excepté, peut être en Angleterre. Elle est la conséquence de la grippe. Le malade est pris d'un sommeil invincible, dans lequel il demeure pendant plusieurs jours, après quoi il se réveille et se rétablit ou meurt sans avoir repris connaissance.

En Italie, quelques médecins sont d'opinion que la maladie est causée par une nourriture malsaine et insuffisante.

COMMENT ON SÈME LA DIVISION

A bord d'un paquebot :
Contremaître.—Hello ! combien êtes-vous en bas ?

Un des matelots.—Trois.

Le contremaître.—C'est bien ; envoyez-en la moitié sur le pont.

JALOUSIE A SA QUATRIÈME RACINE



Madame de la Compote.—Ah ! quel volage ? Dites-moi : avant que vous fussiez mariée, est-ce que votre mari...

Madame de Claremont, (furieuse).—Madame avant d'être mariée, je n'ai jamais eu de mari.

IL N'Y AVAIT PAS PENSÉ

L'avocat (d'un ton solennel).—Témoin, vous n'êtes pas ici pour plaisanter, vous venez de dire que le défendeur est sourd-muet de naissance et qu'à l'âge de douze ans il a perdu la faculté de s'exprimer. Sur le serment que vous avez prêté, expliquez à la Cour, si vous savez ce que vous venez de dire.

Le témoin (avec bonhomie).—Il n'y a pas besoin d'être sorcier pour cela, puisqu'à douze ans il a eu huit doigts de coupés dans un moulin à scie.

L'avocat.—Allez vous asseoir.

IL NE VEUT PAS PAYER LA TAXE

Au bout d'un trajet en fiacre :

Voyageur.—Qu'est-ce que je vous dois ?

Charretier.—Trois piastres, monsieur.

Voyageur.—Ce n'est pas le prix de votre cheval que je vous demande, je veux payer ma course. Tenez, voilà trente sous.

UNE CHANCE DU BON DIEU



A la suite d'un petit dîner, très chic du reste, monsieur de Lucitrouille a commis l'erreur de mettre son pardessus sans devant derrière.—Dire que si je n'étais passé devant ce reverbère, je n'aurais jamais su que je m'en allais de reculons !

QUELQUES RECETTES DU SAMEDI

Cher SAMEDI,

En donnant une bonne recette pour marquer le linge de table d'une façon durable, vous obligerez.

UNE ABONNÉE.

Réponse : avec le plus grand plaisir :

Il y en a beaucoup, les unes meilleures que les autres, mais toutes bonnes. La confiture de bleuets est excellente, et sa marque est indélébile, lorsqu'il y a des enfants à table.

FALLAIT GARDER UNE POIRE POUR LA SOIF

Juge de paix.—Vous avez encore bu, Brigitte, ce sera trois piastres ou la prison.

Brigitte.—Mon bon juge, passez-moi cela pour deux piastres, c'est toute ma fortune.

Le juge.—Vous irez en prison. Si vous n'aviez pas bu votre argent, vous l'auriez pour payer l'amende. Next !

LA PREUVE



(*La lune de miel*)

Belsémire.—Vraiment, Henri, m'aimes-tu beaucoup ?

Henri.—Acré confonde de tonnerre de brest ! Comment faut-il que je te le dise de fois, donc ?

DOUBLE VUE

Belmine, dans un magasin.—Une, deux, trois, quatre...

Slectôt.—Ah ! ça ! Qu'est-ce que tu comptes depuis dix minutes dans mon magasin ?

Belmine.—Fameux ! une, deux, trois. Ce n'est pas la peine de continuer ; elles louchent toutes. En voilà un goût, ça doit faire peur aux clients. Rien que des demoiselles de magasin qui regardent à St-Henri, si Hochelaga brûle.

Slectôt.—N'évante la mèche ! c'est pour me protéger contre les voleurs. Ils ne savent jamais de quel côté elles regardent. C'est bien plus fort que la police.

CONCOURS DE MACHINES

Tourneur de moulin à beurre à un joueur de scrinette.—Tu peux tourner, tête de chocolat, ta machine ne vaut pas la mienne ; quand je tourne c'est pas du son qu'elle fait, c'est du bon beurre.

L'Italien (tournant son orgue).—Fais-toi ! Ta machine, je n'en voudrais pas pour rien, la mienne me donne le beurre et le pain avec.

C'EST SI FACILE !



Médecin.—Tu crois que j'aurais des succès de chasse ? Au fond j'adorerais cela ; mais je ne sais pas manier un fusil.

Le vieil ami.—Qui te parle de fusil ? Pars donc avec ta trousse et une couple de tes prescriptions.

L'ouverture des Elections.

L'AMOUR DE CE QUI EST BEAU

UNE GRAVE INCERTITUDE

CANTATE



AVEC PAROLES

LITTÉRATURE NATIONALE

Lévis, 21 avril 1890.

Monsieur, voilà deux lettres qui méritent bien d'être publiées sur le SAMEDI.

Les vie lettran T I.

Bien cher fraire je mes la main à la plum pour te fair assavoir de mes nouvelles qui sont très bonnes dieu merci je souette que la présente te trouve aussi ben qu'elle me lesse. V'la déjà trois semaine que j'é pas été à la shop j'é été ben malade mé je commence a me rétablir asteur je peu sortir sur le synalk devant cheu nous mes je vas t'être de l'obligation de lofer encore quelque tan parce que le docteur y me défent de travaillé mouman a été malade elle itou mes elle é ben mieux j'ai pas pu fair mes paque mé meusieu le curé est venu me confesser ché nous et j'irai commugné sitot que je pouré me rendre à l'église Marie parle souvint de toué ti Jos i va de tins en tins mes sa pa l'air à mordre si tu pouvait venir au commencement de l'autre mois on arrait ben du fun tout ensemble La benne cannyenne va donner un espèce de basar le 7 8 et 9 de mai dans la halle i dise que sa va t'être ben bo yara de la musique et des concer de ralle de quoi manger et ben d'aute chose i appelle sa anne Tombola je l'ai vu sus la gâzette i parait que yen n'as pas comme sa da la state sa vien dé pays toute les filles du moulin pi de la factorie dise qui vont yaller yara ben des jeunesse itou je me dépêche de me guérir je voudré pas manque sa pour ben de coué je serais ben contante si tu pouvé venir je yairais avec toué depuis que ti pierre et marié avec Deline j'ai pu de ni neux.

Batiste va toujours voir sa fille mais i parait pas qui vont se marié asteur mouman t'embrasse et lé zenfants te fonferre ben dé compliment.

Tout à toué

ta seur

TANISSE

(Autre lettre).

L'ai vit le vain nef de mé

Mamoisel Le besoin me force à vou dire que je vous éme plus que moïn quenné je vous disa pi se pas de mentri g'na bontan que je vou conné j'aurai bian voulu vou parlé mé je trouvais que vous été trop mesel pour me C'é égal fuse pas battu je va vous dire ce que j'é j'é troi arpan de ter quite à mé et pi un joual il a lè patte bian fine mai i maine ben vite et pi lontan i na ausi un petit menage de cuisine avé ce que vous avé déjà sa le groaira en peu je voudré me marié biantôt si vous le voulé quenne je séré assé contan si vou pouvé me dire vien je te pran parlé à votre per i m'connai bian j'irai Dimanche epi vous me dirai queque chose de ben dou com ca par gui zemple Vian je te prendré mon gro pi je séré contan

A gneu mamesel je su selui qui vous éme com en fou

Votre PROSPER.

Dans une famille où il y a dix filles.
Mr. Dansbien.—Vous êtes heureuse, madame, d'avoir tant de belles et charmantes filles, mais n'avez-vous jamais souhaité d'avoir un fils?
La maman.—Mon ambition ne va pas jusque-là. Quelques gendres me suffiraient.



ET MUSIQUE

THEATRE ROYAL

Le Théâtre-Royal est à se faire une excellente réputation par les drames magnifiques qui s'y jouent chaque semaine. On se dirait à un des grands théâtres de New-York. Le fait est que les troupes que nous voyons ici au Royal viennent des bons théâtres des Etats-Unis.

Ainsi, cette semaine on joue "The World against her." C'est un drame émouvant qu'on suit avec intérêt. Il y a des scènes de jalousie, de colère, de vengeance qui font dresser les cheveux. Puis à cette situation dramatique succède un calme plein de charme où l'innocence est reconnue et le calomniateur démasqué. Il s'ensuit une situation touchante remplie des plus beaux sentiments qui puissent germer dans le cœur des époux.

Les rôles sont remplis à la perfection. Tous les soirs il y a foule. N'oublions pas la matinée et la soirée de samedi.

Mlle Kate Pursell, paraîtra la semaine prochaine, dans le joli drame intitulé : "Queen of the Plains."

DEUX MALCHANCEUX



Paul, (regardant de la cour le dîner servi à l'orphelinat de la rue Ste-Catherine.)—Hein ! Jenny ?

Jenny.—Quoi, Paul ?

Paul.—Ça serait-il beau, si papa et maman étaient morts !



Baptiste qui a détérré un nid de couleuvres.—J'd'honnorais thrente shous phour savoir si c'hest le Jim Jam qui m'rheprend, ou bien si c'hest le phrintemps qui est arrivé.

L'ART DE PLAIRE

Tu dis : "Pour fixer un amant, Non, je n'ai point assez de charmes." Et tu pleures en le disant ! Cesse de craindre, aimable enfant : Ta beauté même est dans tes larmes.

J'aime ton souris gracieux, L'éclat de tes lèvres de rose, Ton front où la pudeur repose, Et le bleu tendre de tes yeux.

J'aime ta voix douce et sonore, Ton pied mignon, et ton teint frais Comme la fleur qui vient d'éclorre : Mais, crois-moi, j'aime mieux encore Ta belle âme que tes attraits.

Hélas ! le plus léger nuage Du jour fait pâlir la clarté. Le frêle éclat de la beauté S'enfuit comme une ombre volage, Et ne laisse après son passage Que le regret d'avoir été.

Si l'Amour ne le vivifie, Le plus joli visage est mort ; C'est le marbre informe qui dott, Le ciseau lui donne la vie.

Deux mots forment l'art de charmer ; L'Amour les dicte à la nature : Belles, dit-il, pour enflammer, L'âme en sait plus que la figure : Le secret de plaire est d'aimer.

CIRCONSTANCE ATTENUANTE

Le Recorder.—Vous êtes incorrigible, il faut vous donner une leçon, ça vous fera du bien.

Le prisonnier.—Donnez-moi une chance, votre honneur ; vous ne savez peut-être pas que depuis dix-huit mois je n'ai pas comparu une seule fois devant vous ?

Le Recorder (intrigué, au sergent de police).—Est-ce bien le cas ?... ?...

Le prisonnier (interrompant).—Comment si c'est le cas ? Je ne suis sorti de prison que ce matin.

UNE DES GRAVES COMPLICATIONS DE LA VIE

(DANS LES CHARS URBAINS.)



I
Les nouvelles, ce matin, sont des plus absorbantes.

II
Mais le centre d'attraction change tout-à-coup.



III
Les chars mis du dehors tant qu'elle y est. "—Après tout, il n'y a rien dans les journaux."



IV
Lorsqu'elle descend. "—Il est temps que le peuple prenne en main l'arrosage de nos rues. Voyez donc!"

LES DISTRACTIONS D'UN ARTISTE



I
Un artiste blanchisseur... qui nourrit une forte passion.

II
La vieille Betsé, (du haut de la fenêtre.)
—Dire que je paie cela 20 centins de l'heure!... et que ç'a a le cœur de faire des façons à une négresse... A sa place, je la blanchirais, au moins...

IV
Le blanchisseur à sa belle.— Vous savez, s'il faut que j'y aille à 5 heures, j'ai besoin de m' dépêcher.....

LES NOUVELLES RECRUES DE LA POLICE

(QUELQUES EXERCICES PRÉLIMINAIRES.)



I

Sergent instructeur.—Aie! Vous, là; l'homme du milieu! Les pieds en dehors!



II

Le sergent.—Maintenant, serrez les rangs. Voir de droite et de gauche.—Peux pas plus que ça, monsieur.

LOCUTIONS A ÉVITER

(Suite.)

POUSSIÉREUX n'est pas français; on dit *pou-dreux*.

PLIER, PLOYER, sont à peu près synonymes et peuvent se dire indifféremment, si ce n'est cependant que, pour nos oreilles délicates, *ployer* implique plus que *plier* l'idée d'un effort.—*Le vent qui fait plier l'arbrisseau, fera ployer les branches d'un chêne.—Je suis parvenu à faire ployer ce fer.—J'ai passé la matinée à plier du linge.*

PERCLUSE, PERCLUE.—Le premier de ces mots est seul français.

ACCIDENT, INCIDENT.—*Accident, événement fortuit, inattendu* et d'une importance majeure, ce n'est plus un accident, cela devient un *désastre*, une *catastrophe*, un *malheur*.—*Incident*. On appelle ainsi un épisode détaillé d'un événement plus important.—*Ce fut un des incidents de notre voyage.*—Pour confondre ces deux mots, ainsi que le font certaines personnes, il faut manquer entièrement de réflexion et de bon sens.

EMINENT, IMMINENT.—Un *péril éminent* est un *très-grand péril*.—Un *péril imminent* est un *péril inévitable et rapproché*.

IMPOSER, EN IMPOSER.—*Imposer* désigne l'impression de respect produite par un homme *imposant*.—*En imposer* signifie *mentir, tromper*.—*Il ne faut pas se laisser intimider par ceux qui s'étudient à imposer avec de grands airs de probité, afin d'en imposer plus aisément.*

DONT pour d'où.—De même que l'on dit : *Le village d'où je vais*, on dit : *Le village d'où je viens*.—Entre *d'où* et *dont* il y a cette différence, que le premier de ces mots conserve de l'analogie avec *où*, adverbe de lieu, tandis que *dont* est purement relatif. Ainsi l'on écrira : *L'homme dont je parle et le lieu d'où il arrive.*

IMITER L'EXEMPLE.—On imite, ou mieux on copie un modèle d'écriture ou autrement dit *un exemple*; mais on n'*imite pas un exemple*, on le *suit*, on en profite, et alors *ce qu'on imite* ce n'est pas l'exemple, mais bien la personne qui l'a donné.

AUTEUR, ÉCRIVAIN.—Ces deux mots ne sont pas synonymes.—Un bon *auteur* est celui dont les ouvrages, considérés sous le rapport de l'invention, du plan, de l'aspect, de l'originalité, sont satisfaisants; mais on peut réunir ces qualités diverses et n'être pas *écrivain*. Cette dernière qualité est relative au style, à la correction, aux subtilités de la forme.

«Boileau, cet admirable poète qui réunit l'une

et l'autre faculté, fournit un bel exemple de cette distinction :

« Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant *écritain*. »

IMMENSE, NOMBREUX, INNOMBRABLE.—*Nombreux immense*, indiquent une idée de grandeur, mais compréhensible, qui peut se mesurer.—*Innombrable* se dit d'une quantité qu'on ne peut apprécier.—*Une armée nombreuse*.—*Le champ immense de la pensée*.—*Les étoiles innombrables semées dans l'espace*.—*Une armée innombrable, une population innombrable*, sont autant d'idées fausses; car, du moins chez les nations civilisées, il est toujours possible d'en reconnaître le nombre.

CARROSSE, VOITURE, ÉQUIPAGE.—« On raconte, dit l'auteur des *Remarques sur la langue française*, certaine anecdote à propos de la femme d'un préfet qui, parvenue à cette position, quoique née dans une classe inférieure, avait gardé les allures de sa première condition. Comme elle prenait possession de l'hôtel de la préfecture après un voyage de quatre cents lieues.—Vous devez être bien fatiguée, lui dirent quelque personnes.—*Fatiguée*, répondit la dame : *hé tiens! je suis venue en carrosse.*

« L'auteur de ce conte, si toutefois ce n'est point une histoire, a fait un excellent usage du mot *carrosse*. En général les gens du bel air se font honneur de n'employer que des termes fort simples; ils disent une voiture et s'abstiennent même de spécifier le genre de voiture dont il s'agit. Un maquignon dira : *Mon coupé, mon landau, ma calèche, mon wiskey*; sa femme sommant un domestique pour avoir de la lumière, dira *Qu'on apporte les flambeaux*.—A la cour de Louis XIV on disait : *Apportez les chandelles*... »

« Revenons à *carrosse* : sous le grand règne, on n'avait guère plus respect qu'aujourd'hui pour ce mot-là. Peut-être Molière a-t-il contribué à le rendre ridicule.

« Et quand je vois ce beau *carrosse* On tant d'ot se relève en bosse. Qu'il étouffe tout le pays Et fait pompeusement triompher... »

« Ainsi parle Trissotin, pédant qui ne voit pas la cour et récite des vers dérisoires.

«...Aujourd'hui les gens du plus bas étage sont les seuls qui parlent de leur *carrosse* ou de celui des autres; ce mot ne se dit qu'en plaisanterie ou dans une acception ironique.» Après avoir lu cette opinion si nettement formulée, j'espère, mon enfant, que vous ne croirez pas aux grands airs de certaines femmes qui affectent

de cacher leur origine vulgaire en cherchant à russusciter ce qu'elles croient être les expressions et les habitudes de nos grand'mères.—Vous saurez ce qu'elles ignorent, c'est que déjà, sous l'ancienne cour, on ne disait plus *mon carrosse*, et qu'il n'y a de bon ton que *ma voiture*; le mot *équipage* ne se dit non plus que dans un certain monde dont vous n'êtes pas jolouses, j'imagine, de copier les manières.

TENIR GRÉ, SAVOIR GRÉ.—C'est une faute grossière que de dire : *Je vous tiens gré*; c'est : *Je vous sais gré* qu'il faut dire.

LE, LA, devant les noms propres italiens.—« Nous mettons quelquefois l'article *le* devant le nom des Italiens célèbres; mais nous pratiquons maladroitement cette habitude ultramontaine. *Le, la*, se placent devant les surnoms, empruntés au pays natal ou de fief; enfin, et par extension, devant les noms de famille.

« Dans ce dernier cas, l'article *le (il)* indique une illustration quelconque. *Il Bronzino, le Bronzino*, cela signifie celui qui, dans la famille des *Bronzini*, est le *Bronzino* par excellence, celui dont on s'entretient dans le monde. Ainsi dit-on *le Tasse, l'Arioste, la Grisi, la Persiani*.

« Mais il faut observer que ces articles *le, la*, ne doivent jamais précéder un prénom. Cela est contre l'usage de l'idiome italien et contre toute raison.

« Donc vous direz *le Tasse*, parce que *Tasso* est un nom de maison; mais vous ne devez pas dire *le Dante*. *Dante* est le prénom; il procède, à ce qu'on prétend, de *Durante*. La famille de *Dante* se nommait *Allighieri*.

« Cette remarque est applicable à tous les noms propres des personnages italiens. »

VERS, préposition de temps, doit toujours être suivi de l'article. Ainsi on dit : *Je viendrai vers les six heures, et non vers six heures*.—*Il arrivera vers le midi, et jamais vers midi*.—*Vers*, préposition de lieu, n'offre aucune difficulté.

C'EST, CE SONT.—Le verbe *être*, précédé de *ce*, s'accorde avec ce pronom, sauf à la troisième personne du pluriel. Ainsi on dira *c'est nous*, mais on ne peut dire *c'est eux*, il faut absolument alors le pluriel, *ce sont eux*.

CROIRE QUELQU'UN, CROIRE A QUELQU'UN.—Dans le premier cas, on indique qu'on ajoute foi à la personne que l'on entend; par la seconde expression, on entend croire à l'existence de quelqu'un.—*Cette jeune personne ne veut pas croire les gens sensés qui lui disent de ne pas croire aux revenants.*

(A continuer.)

DÉLAIS RÉGLÉMENTAIRES



Oncle Josais. — Combien ça t'a-t-il pris de temps, ce tableau-là ?

Artiste découragé. — C'est le travail de ma vie, mon oncle.

Oncle Josais. — Laisse moi voir : cinq, dix, quinze, vingt-deux ans à la St Michel ; ça ne vaut pas beaucoup la peine.

L'artiste. — Mais, mon oncle, c'est énorme ! Du reste, je sais que c'est un chef-d'œuvre.

Oncle Josais. — Tut, tut, tut ! Un chef-d'œuvre en vingt-deux ans, quand tout le monde sait que ça pris trois cents ans à Raphaël !

LE ROLE DES ARMES PERFECTIONNÉES



(*Fin de soirée. Une vieille tante sourde, comme fonds de tableau.*)

Henri. — Tu sais, je fais venir Chassepot.

Hélène. — Quoi ? Chassepot ! Quel Chassepot ?

Henri. — Celui qui a inventé les fusils à répétition.

Hélène. — Pourquoi cela ?

Henri. — Il pourra probablement trouver le moyen de faire partir ta vieille tante au moins une fois, pour que nous puissions nous coucher.

JEAN SOLDAT

C'était un jeune homme de bonne famille, sans maison, ni quoi que ce fût, que le sort fit soldat. Il fit son service, qui était de huit ans, s'engagea pour huit autres, et puis, pour huit autres encore. Quand ses huit dernières années furent accomplies, il était vieux et n'était plus bon à rien, aussi on le licencia en lui donnant une livre de pain et six maravédís qui étaient tout son avoir.

Jean, s'en alla, en se disant :

—Après vingt quatre ans que j'ai servi le roi, ce que j'en retire c'est une livre de pain et six maravédís ! Mais, à la grâce de Dieu ! Me désespérer ne servirait à rien, sinon à faire du mauvais sang. Et il poursuivit son chemin en chantant.

Dans ce temps-là, Notre Seigneur Jésus parcourait le monde et menait avec lui saint Pierre. Jean Soldat les rencontra, et saint Pierre qui était chargé de la subsistance, lui demanda l'aumône.

—Que puis-je vous donner, lui dit Jean Soldat, moi qui, après vingt-quatre ans que j'ai servi le roi, n'ai pour tout gain qu'une livre de pain et six maravédís ?

Mais saint Pierre, qui est obstiné, insista.

—Allons ! dit Jean Soldat, quoique après avoir servi le roi pendant vingt-quatre ans, je n'aie en tout qu'une livre de pain et six maravédís, je partagerai mon pain avec vous.

Il prit son couteau de poche, fit trois parts de pain, leur en donna deux et en garda une.

A deux lieues de là, il se trouva de nouveau avec le Seigneur et saint Pierre, lequel lui demanda encore l'aumône.

—Il me semble, dit Jean Soldat, que je vous ai déjà donné, et que je connais cette tête chauve. Mais, à la grâce de Dieu ! Bien qu'après avoir servi vingt-quatre ans le roi, je n'aie qu'une livre de pain et six maravédís, et que de la livre de pain il ne me reste que ce morceau, je le partagerai avec vous.

Ce qu'il fit. Et ensuite il mangea sa part pour qu'on ne vint pas à la lui demander.

Au coucher du soleil, il se trouva pour la troisième fois avec le Seigneur et saint Pierre qui lui demandèrent l'aumône.

—Je jurerai que je vous l'ai déjà donnée, dit Jean Soldat ; mais, à la grâce de Dieu ! Bien

qu'après avoir servi le roi pendant vingt-quatre ans, je me sois trouvé seulement avec une livre de pain et six maravédís, je partagerai avec vous les maravédís comme le pain,

Il prit quatre maravédís qu'il donna à saint Pierre et en garda deux.

—Maître, dit saint Pierre au Seigneur, que Votre Majesté fasse quelque chose pour cet infortuné qui a servi vingt-quatre ans le roi et qui n'en a retiré qu'une livre de pain et six maravédís qu'il a partagés avec nous.

—C'est bien ; appelle-le et demande-lui ce qu'il veut, dit le Seigneur.

Ainsi fit saint Pierre, et Jean Soldat, après avoir réfléchi, lui répondit que ce qu'il voulait, c'est que dans le havresac qu'il portait vide, se mit ce qu'il voudrait y mettre ; ce qui lui fut accordé.

En arrivant à un village, Jean Soldat vit, dans une boutique, du pain blanc comme le jasmin et des saucisses qui disaient : " Mangez-moi."

—Au havresac ! cria Jean Soldat d'un ton de commandement. Et les pains faisant des tours comme des roues de carrosses et les saucisses se précipitant plus vite que des couleurs, s'en vont au havresac sans se tromper de chemin.

Le montagnard, maître de la boutique et le petit montagnard, son fils, couraient après Jean, faisant de si grandes enjambées qu'un pied perdait l'autre de vue. Mais les pains roulaient follement comme des pierres dans une descente et les saucisses glissaient entre leurs doigts comme des anguilles.

Jean Soldat qui, ce jour-là, avait plus de faim que Dieu de patience, se rassasia jusqu'à n'en pouvoir plus.

A la nuit, il arriva au village ; comme il était licencié de l'armée, il avait droit au logement, et il alla à Payuntamiento pour, qu'on lui donnât un billet.

—Je suis un pauvre soldat, dit-il à l'alcade, qui, après avoir servi le roi pendant vingt-quatre ans, me suis trouvé avec une livre de pain seulement et six maravédís que j'ai dépensés en route.

L'alcade lui dit que s'il voulait il logerait dans une maison voisine, où personne ne voulait, parce qu'il y était mort un réprouvé, et que, depuis lors, on avait peur ; mais que, s'il était vaillant, il pouvait y aller, qu'il y trouverait de tout

ce que Dieu a fait, car le réprouvé était très riche.

—Jean Soldat ne doit ni ne craindre, répliqua-t-il, et j'y vais m'y installer en un clin d'œil.

Dans cette propriété, Jean se trouva au milieu de l'abondance, la cave était des plus fameuses, et l'office bien pourvu.

La première chose qu'il fit pour se prémunir contre ce qui pourrait arriver, fut de remplir une jarre de vin, parce qu'il se dit que le vin enlevait la peur, au poltron, ensuite il alluma la chandelle et s'assit auprès pour faire des migas.

A peine était-il assis qu'il entendit une voix qui venait de la cheminée, et qui disait :

—Est-ce que je tombe ?

—Tombe si tu en as envie répondit Jean Soldat, que le vin commençait à enivrer, celui qui a servi le roi pendant vingt-quatre ans sans rien en retirer qu'une livre de pain et six maravédís, ne doit ni ne craindre.

A peine avait-il parlé, qu'il vit tomber devant lui la jambe d'un homme.

Les cheveux de Jean se dressèrent comme le poil d'un chat qu'on poursuit ; il prit la jarre.

—Veux-tu que je t'enterre ? lui demanda le soldat.

La jambe dit non avec un doigt du pied.

—Alors pourris ici, dit Jean Soldat.

A l'instant même la même voix se mit à dire :

—Est-ce que je tombe ?

—Tombe si tu veux, répondit Jean Soldat, buvant à la jarre ; qui a servi le roi pendant vingt-quatre ans, ne craindre ni de doit.

La seconde jambe tomba alors à côté de sa compagne.

Pour en finir, les quatre membres d'un homme tombèrent de cette manière, et enfin la tête, qui se rapprocha des membres ; et alors se dressa, en un seul morceau, non un chrétien, mais un spectre terrible, le damné en corps et en âme.

—Jean Soldat, dit-il d'une voix qui glaçait le sang dans les veines, je vois que tu es un brave.

—Oui, monsieur, répondit celui-ci, il n'y a pas à dire, Jean Soldat n'a jamais connu ni richesse ni crainte, car il faut que Votre Grâce sache que, en vingt-quatre ans que j'ai servi le roi, je n'ai obtenu qu'une livre de pain et six maravédís.

—Ne te mets pas en peine de cela, dit le spectre, car si tu fais ce que je vais te dire, tu sauveras mon âme et tu seras heureux ; veux-tu le faire ?

—Oui, monsieur, oui, monsieur, quand ce serait vous lier les quatre membres pour qu'ils ne se disjoignent pas.

—Ce qu'il y a de fâcheux, dit le spectre, c'est qu'il me semble que tu es ivre.

—Non, monsieur, non, monsieur, je ne suis que gris ; car Votre Grâce doit savoir qu'il y a trois sortes d'ivresse : la première, écouter et pardonner ; la seconde, arracher le manteau ; la troisième, mesurer le sol ; je n'ai pas dépassé écouter et pardonner.

—Suis moi donc, dit le spectre.

Jean Soldat, qui était engourdi, se leva, se balançant comme un saint qu'on porte en procession, et prit la lampe ; mais le spectre étendit un bras comme un dard et éteignit la lumière. Elle n'était pas nécessaire, car ses yeux éclairaient comme deux fourneaux de forge.

Quand ils arrivèrent à la cave, le spectre dit :

—Jean Soldat, prends une bêche et fais ici une fosse.

—Faites-la vous-même, répondit Jean Soldat, car je n'ai pas servi vingt quatre ans le roi, sans autre profit qu'une livre de pain et six maravédis, pour me mettre maintenant à servir un maître quel qu'il soit.

Le spectre prit le bêche, creusa, retira de la fosse trois grandes cruches, et dit à Jean Soldat.

—Cette cruche est pleine de sous que tu distribueras aux pauvres ; celle-ci est pleine d'argent, tu l'emploieras en prières pour mon âme ; celle-ci est pleine d'or, elle sera pour toi, si tu me promets d'employer le contenu des deux autres comme j'ai décidé.

—Que Votre Grâce soit tranquille, répondit Jean Soldat, pendant vingt-quatre ans, j'ai fait ponctuellement ce qu'on m'a ordonné, sans en retirer d'autre récompense qu'une livre de pain et six maravédis. Jugez, si je le ferai maintenant avec une si belle récompense.

Jean Soldat accomplit tout ce que lui avait commandé le spectre, et devint une seigneurie très considérable avec tout l'or qui était dans sa cruche.

Mais qui prit tout cela très mal, ce fut Lucifer qui, ayant perdu l'âme du damné par les prières de l'Eglise et des pauvres, ne savait comment se venger de Jean Soldat.

Il y avait, dans l'enfer, un petit Satan plus rusé qu'aucun, qui dit à Lucifer qu'il était résolu à lui apporter Jean Soldat.

Lucifer en eut tant de joie, qu'il promit au petit de lui donner un morceau de bijoux pour tenter et pervertir toutes les filles d'Eve, et une multitude de jeux de cartes et d'outres de vin pour séduire et perdre tous les fils d'Adam.

Jean Soldat était assis dans sa cour quand il vit accourir le petit Satan, qui lui dit : "Bonjour don Juan."

—Je me réjouis de te voir, petit myrmidon. Que tu es laid ! Veux-tu fumer ?

—Je ne fume pas, don Juan, si ce n'est des petites pailles.

—Veux-tu boire un coup ?

—Je ne bois pas, si ce n'est de l'eau-de-vie !

—Alors pourquoi viens-tu, âme de Caïn ?

—Pour chercher Votre Grâce.

—A la bonne heure. Je ne ferai pas de difficultés. Je n'ai pas servi vingt-quatre ans le roi pour fuir devant un petit ennemi comme toi. Jean Soldat ne craint ni ne doit. Tu comprends ? Vois ! monte sur ce figuier qui a des figues comme de gros pains, pendant que je vais prendre des provisions, car je prévois que la route sera longue.

Le petit Satan, qui était gourmand, monta sur le figuier et se mit à engloutir les figues, pendant que Jean Soldat alla chercher son havresac, qu'il le prit et revint à la cour en criant : "Au havresac !"

Le petit diable faisait d'horribles contorsions, mais il ne put pas faire autrement que d'entrer dans le havresac.

Jean Soldat prit une barre de fer, et se mit à frapper sur le petit Satan jusqu'à ce qu'il eût mis ses os en farine.

Je vous laisse à penser la colère de Lucifer quand il vit arriver son petit Benjamin, son œil droit tout broyé et sans un os qui tint dans son corps.

—Par les cornes de la lune ! cria-t-il, cet affronté coquin de Jean Soldat me paiera tout à la fois. Je vais le trouver en propre personne.

Jean Soldat, qui s'attendait à cette visite, avait son havresac sur lui ; aussi à peine Lucifer se fut-il présenté, en jetant le feu par les yeux et les flammes par la bouche, que Jean se planta devant lui avec beaucoup de calme, et lui dit :

—Compère Lucifer, sache que Jean Soldat ne doit ni ne craint.

—Ce qu'il faut que tu saches, toi, fanfaron, c'est que je vais te mettre dans l'enfer et que ce ne sera pas plus long que de dire Satan, cria Lucifer en fureur.

—Toi ! me mettre en enfer, moi, Jean Soldat ! Ce que tu ne sais pas, compère Lucifer, c'est que c'est moi qui vais t'enfermer.

—Toi, misérable ver de terre !

—Oui, moi, grand orgueilleux, je vais te mettre dans un sac, toi, ta queue et tes cornes.

—Assez de fanfaronnades, dit Lucifer étendant le bras et montrant ses griffes terribles.

—Au havresac ! s'écria Jean Soldat d'un ton de commandement.

Et Lucifer eut beau se défendre, se contracter, se mettre en peloton, crier, rugir, il fallut entrer dans le havresac.

Jean Soldat prit une massue et se mit à frap-

per sur le havresac jusqu'à ce que Lucifer fut aplati comme une feuille de papier.

Quand les bras de Jean furent fatigués, il laissa aller le prisonnier et lui dit :

—Vois ! Maintenant je me contente de cela ; mais si tu oses revenir devant moi, grand effronté, aussi sûr que j'ai servi le roi pendant vingt-quatre ans sans en rien retirer qu'une livre de pain et six maravédis, je t'arrache la queue, les cornes les griffes, et alors nous verrons à qui tu fais peur ! Je t'en prévient.

Quand la cour infernale vit arriver son maître estropié, perclus, plus transparent qu'une toile de tannin, la queue entre les jambes comme un chien chassé à coups de bâton, tous ces furieux se mirent à vomir des crapauds et des couleuvres.

Puis ils demandèrent d'une voix :

—Que ferons-nous ?

—Faire venir des serruriers pour qu'ils fassent des serrures pour les portes, des plâtriers pour qu'ils bouchent toutes les fentes et tous les trous de l'enfer, afin que n'entre, ni ne passe, ni n'aborde par ci ce grand insolent de Jean Soldat, leur répondit Lucifer.

Ce qui fut fait à l'instant.

Quand Jean Soldat vit que l'heure de la mort approchait, il prit son havresac et s'achemina vers le ciel.

A la porte, il trouva saint Pierre qui lui dit :

—Holà ! le bienvenu ; où vas-tu, ami ?

—Tiens ! répondit fièrement Jean Soldat, j'entre.

—Et il te semble, compère, que tout le monde entre ici comme Pierre dans sa maison ?

Voyons ! quels mérites apportes-tu ?

—N'est-ce rien, cela ? répondit Jean Soldat avec orgueil ; j'ai servi le roi pendant vingt-quatre ans sans en rien retirer qu'une livre de pain et six maravédis ? Est-ce que Votre Grâce trouve que ce n'est pas assez ?

—Cela ne suffit pas, mon ami, dit saint Pierre.

—Cela ne suffit pas ? répliqua Jean Soldat en avançant. Nous verrons !

Saint Pierre lui barra le passage.

—Mais je me rappelle de t'avoir déjà vu toi, reprit Jean Soldat... Où ça donc ?... je m'en souviens quand je portageais avec toi mon pain et mes maravédis. Tu étais un rude mendiant. Mais je ne le regrette pas. Du reste, tu le connais, toi le havresac. As-tu envie que je m'en serve ?

—Dit saint Pierre. Tu as été bon et charitable les portes du ciel sont ouvertes pour toi.

—C'est précisément ce que je voulais, dit Jean Soldat en entrant, car Seigneur saint Pierre, vous paraît-il régulier qu'après avoir servi le roi vingt-quatre ans là-bas, sans avoir retiré autre chose qu'une livre de pain et six maravédis, je ne trouve pas ici mon logement d'invalides.

LA PREMIÈRE DÉMILLUSION



CANDIDAT entrant dans le bureau de son journal favori. — J'ai cru que je devais vous apporter d'abord mon adresse aux électeurs. La voici.

Le Rédacteur. — Très-bien, monsieur. Comme j'ai le rhumatisme, veuillez donc la jeter vous-même dans le panier aux oubliettes.

COMPLIMENT MÉRITÉ



Père Sambo. — C'est un plaisir de jouer au poker avec des gentlemen qui sont assez honorables pour se tenir les mains sur la table.

NOUVEAU REMÈDE POUR LE RHUMATISME



I

(SCÈNE DE CHARS URBAINS.)

Un monsieur goutteux qui a le pied dans les flanelles.—Une bonne bourgeois qui porte un petit paquet.
Madame Sansfaçon au conducteur.—Vous me ferez descendre à la rue Fullum.



II

Le conducteur.—Vous êtes passé d'une rue. (Départ précipité suivi d'une petite erreur dans les paquets).

UNE MANIÈRE DE VOIR

Papa, (tenant le bébé).—Comme il est fin c'agneau du bon Dieu, v'la qu'il veut m'arracher les yeux, regarde, maman ?
Maman, (après que papa a souffert le martyre).—Bonté divine ! ça réjouit le cœur, d'avoir un pareil ange.

TOUJOURS DU BON CÔTÉ

Fermier, (au jeune importé qui demande une situation).—Quoi que vous savez faire ?
Jeune homme.—Tout.
Fermier.—De quel côté vous mettez-vous pour traire une vache ?
Jeune homme.—Du côté de dehors.

ILLUSION

(Pour le SAMEDI)

Pensive et refermant le livre feuilleté,
 Elle regarde, au loin, le chaud soleil d'été
 Embraser l'horizon de sa brillante flamme.
 Et devant ce spectacle elle a laissé son âme
 Se bercer doucement au murmure enchanteur
 Du doux rêve qui fait battre son jeune cœur.
 Elle n'a pas vingt ans, mais elle est bien jolie ;
 Très constante et très douce, elle aime à la folie ;
 Elle a de grands yeux noirs et des cils très soyeux.
 Des perles que ses dents ; du velours, ses cheveux.
 Jamais profil divin de vision bénie
 N'offrit plus de fraîcheur et n'eût plus d'harmonie.
 C'est triste de penser devant cet œil si beau,
 Devant ce teint bronzé qui lui brunit la peau,
 Qu'elle n'est si jolie,—ah ! Dieu, l'horrible chose,—
 Que par ce mal profond nommé tuberculose !

Mai, 1890.

PAUL VARY.

TROP D'ESPRIT DE SUITE

Le docteur X, dont tout Montréal connaît la passion pour les cartes, est appelé au chevet d'une de ses clientes. Il lui tâte naturellement le pouls, et compte "7, 8, 9, 10, Valet, Dame, Roi, As..."
 La malade a tellement ri qu'elle a été guérie.

MAUVAISES NOUVELLES

Docteur Tartempion.—Bonjour collègue, ça va bien, et les affaires ?
Docteur Tautpis.—Très mal, nous avons une diable d'épidémie par chez nous.
Docteur Tartempion.—Épidémie de quoi ?
Docteur Tautpis.—De santé.

CHEZ LE BARBIER DU SAMEDI



I

Une agréable surprise lundi dernier



II

(Vendredi, hier.)

Visiteuse inattendue.—Ah ! mon crapaud ! Toi qui étais la malpropreté même. C'est pour cela que tu te fais faire la barbe tous les jours, à présent !

LA CHASSE AUX MILLIONS

PREMIÈRE PARTIE

(Suite.)

XI

Le soleil est levé.

Les habitants d'Augustin dorment à poings fermés.

Les fatigues du bal de l'avant-veille, les excès d'une nuit de fête qui avait eu son lendemain, ont raison de l'activité commerciale du plus apre au gain.

Les rues sont désertes.

Sur la grande place, une centaine de cavaliers indiens stationnent depuis deux heures.

Silencieux et pareils à des ombres surprises par le grand jour, ils évitent de provoquer l'écho.

Les chevaux sont immobiles

Un homme de haute taille, à la fière attitude, paraît commander à la troupe.

C'est l'Aigle-Bleu.

Dans le groupe des Peaux-Rouges, pas un mouvement, pas un mot.

Peu à peu la ville s'anime.

L'heure du réveil a sonné pour tous.

Le moment d'aller à ses affaires est venu pour chacun.

Le va-et-vient accoutumé s'établit dans les rues.

Toutefois, contre l'ordinaire, des groupes se forment çà et là.

On cause bruyamment.

Les événements et les incidents de la nuit sont commentés de mille façons.

La visite de la reine des Peaux-Rouges est surtout l'objet des conversations.

De nombreux curieux entourent déjà les cavaliers indiens, cherchant à s'expliquer le motif qui les a conduits là.

Sur un ordre de l'Aigle-Bleu, les guerriers sauvages se sont divisés en quatre pelotons.

Trois de ces pelotons se mettent simultanément en mouvement.

Ils prennent des directions différentes, et s'engagent dans les rues de la ville, qu'ils parcourent au petit pas de leur monture.

Chaque escouade est précédée d'une espèce de crieur public dont l'origine européenne se traduit par la blancheur de son teint, et aussi par la facilité avec laquelle il s'exprime en langue espagnole.

Ce sont des enfants enlevés aux blancs dans les expéditions et adoptés par les tribus.

Les pelotons s'arrêtent à tous les carrefours, à chaque coin de rue.

A chaque station, le crieur déroule une large pancarte et lit à haute voix :

" La puissante reine du grand peuple des prairies aux Faces-Pâles !

" Le traité d'alliance juré entre elle et le comte sera observé par ses nombreux guerriers ; seul le traître Tomassi a vécu !

" La reine offre aux habitants d'Augustin le grand repas de l'amitié, la grande fête de la paix.

" Ils lui donneront une preuve de confiance en prenant place au festin qui sera prêt, passé le milieu du prochain soleil.

" Tous seront sous la protection de la reine, dont la parole est donnée au nom du Maître de la vie.

" Paix et amitié. "

Cette étrange invitation, lue, relue et criée, causa d'abord de l'étonnement ; mais la curiosité, l'irrésistible curiosité ne tarda pas à s'emparer des esprits ; et le désir d'assister au festin indien domina bientôt toutes les craintes, et fit cesser les dernières hésitations.

Les femmes se montrent toujours déterminées en de semblables circonstances.

Elles voulaient, en incorrigibles filles d'Eve, faire connaissance avec les Indiens chez eux.

Tout le sexe faible d'Augustin se montrant inébranlable dans sa résolution de faire une visite aux Peaux-Rouges, le sexe fort ne put que s'incliner et promettre aide et assistance en cas de péril.

Le gouverneur qui n'avait nul souci de se rendre à l'invitation de la reine, fut forcé de changer d'avis,

La fille, une longue, mince et assez laide personne, mais prétentieuse et coquette, sut l'y contraindre.

Ce désir s'étendait à toutes les femmes.

Le comte en eut la preuve.

Il vit le colonel venir à la taverne avant même que les Indiens eussent quitté la ville.

M. d'Éragny semblait assez préoccupé.

— Cher Comte, dit-il, voici une singulière aventure.

" Croiriez-vous que Blanche me tourmente pour que je la conduise au camp indien !

" Craignant d'être imprudent, je venais vous consulter.

" A votre avis, y a-t-il danger ?

— Je ne le pense pas, dit M. de Lincourt.

" La reine, si elle avait eu de mauvais desseins, se serait empressée de les exécuter au dernier bal. "

— Ceci commence à me rassurer.

" Je vais de ce pas annoncer à Blanche que son désir sera satisfait. "

Et le colonel s'empressa de retourner près de sa fille.

La ville entière se prépara.

Dès le lendemain, c'est-à-dire vingt-quatre heures après la visite des cavaliers indiens, la ville d'Augustin était presque déserte.

On ne rencontrait par les rues que des enfants.

Les habitations particulières, aussi bien que les boutiques, bazars et entrepôts, étaient fermés.

De loin en loin sur le seuil d'une porte, on voyait un vieillard s'abandonnant aux douceurs de la sieste, et suivant d'un regard paresseux les jeux des enfants.

Toute la population d'Augustin est en route pour le camp indien.

Hommes et femmes se sont engagés bravement dans la forêt par groupes nombreux ; et, précédés de guides connaissant parfaitement le pays, il se rendent, insouciant et joyeux, à l'invitation de la reine.

M. de Lincourt, ses trappeurs et tous les hommes des prairies qui sont à Augustin forment un groupe à part.

Sur l'invitation du comte, le colonel d'Éragny et sa fille se sont joints à la petite troupe des coureurs de bois.

Le gouverneur, y compris son escorte et mademoiselle Léonora, sa fille, s'étant mis sous la protection de M. de Lincourt, portait à une trentaine de personnes le groupe qui, le premier, débouche dans la savane.

L'immense plaine se couvrit derrière les trappeurs d'immenses files de piétons et de cavaliers, suivant des sentiers divers, mais où, selon la coutume, on n'avancait que sur un seul rang.

Ces cordons mouvants ondoyaient au soleil et présentaient l'aspect le plus pittoresque.

Tous se dirigeaient vers le camp indien, situé dans cet amphithéâtre de collines que nous avons décrit.

Les habitants peuvent embrasser du regard ce vaste cirque naturel, ancien cratère de volcan, où nous avons vu l'Aigle-Bleu et M. de Lincourt le couteau à la main.

Un millier de tentes de peaux de bisons ou de buffles sont symétriquement groupées sur le flanc intérieur du cratère.

Sur un terre isolé, est construit un wigwam qui affecte la forme d'un riche pavillon dressé sur une charpente élégante, recouverte de fourrures épaisses, doublées à l'intérieur de nattes qui ferment un tissu d'une légèreté incomparable.

Jamais souverain d'Europe ne se fit élever, dans un camp de plaisance, une tente aussi vaste et d'un aussi grand prix.

C'est l'habitation de la reine.

Cette tente et ce village indien produisent une impression agréable et charmante au milieu du demi-cercle de rochers qui forment comme une gigantesque arène.

Une large échancrure s'ouvre sur un seul point du cirque, et l'œil étonné, au delà de cette grande crevasse, cherche vainement l'horizon ; il est borné par une haute falaise, à la crête sourcilleuse, dont le pied va se perdre dans un abîme insondé.

Cette falaise forme comme un fond à ce théâtre antique.

Un immense rideau de peaux de bisons masque l'entrée de l'échancrure.

Les Indiens ont-ils donc là quelque chose à cacher ?

Évidemment ! . . .

Des sentinelles veillent sur ce point.

M. de Lincourt et ceux qui l'accompagnent se sont arrêtés, séduits par l'aspect singulier du paysage animé, qu'ils peuvent embrasser tout entier du regard.

Tous admirent en silence.

Arrêtée d'abord à l'entrée du panorama que nous avons décrit, la petite troupe se remit en marche, descendit la pente du cirque et se dirigea vers la tente de la reine.

Les trappeurs ne s'attendaient point aux splendeurs de la réception qui leur était préparée.

Les portes du pavillon s'étaient relevées à leur approche et l'œil, par cette large ouverture, pouvait plonger à l'intérieur de la tente.

La reine était assise sur un trône d'une richesse fabuleuse.

C'était celui du roi de l'Anahuac, retrouvé par les Apaches, avec les trésors immenses enfouis dans un lac, par ce souverain, lorsque l'invasion de Cortez menaça tous les royaumes tributaires de l'empire mexicain.

Le comte qui avait lu la description de ce trône fameux, le reconnut.

Il fut ébloui par sa splendeur.

L'antiquité des ornements, leur mystérieuse origine, leur haute valeur artistique, en centuplaient le prix.

Toutes les imaginations furent frappées.

La reine sur son trône apparaissait belle et fière.

Le comte la jugea vraiment souveraine, au milieu de la cour imposante qui l'entourait.

Cour d'aspect barbare, il est vrai, mais produisant un effet puissant par la gravité des poses, le prestige des costumes, le choix des guerriers, l'aspect de l'ensemble.

La tente est immense.

Soixante-sept sachems armés, immobiles, entourent le trône.

Le silence est profond.

Les trappeurs reçus par un chef et par un crieur public, sont conduits jusqu'au devant du pavillon où il s'arrêtent.

La voix du crieur annonce :

—Les hôtes de la paix, envoyés par le Grand-Esprit.

Et la reine, sortant de son impassibilité, fait un signe d'acquiescement et prononce la bienvenue.

Les trappeurs, le comte en tête, mettent pied à terre et sont introduits.

Tous vont saluer la vierge apache, qui sourit à M. de Lincourt, se lève et rompt l'étiquette de réception pour faire un accueil charmant à ses invités.

—Comte, dit-elle à M. de Lincourt, vous et les vôtres, vous êtes les bienvenus dans nos camps.

Puis, donnant un regard aux autres personnages, elle salua à l'euro péenne, avec une aisance parfaite.

Son œil noir et brillant se fixa pendant un quart de seconde sur mademoiselle d'Éragny.

La jeune fille eut un tressaillement.

La reine observa ce fugitif mouvement.

—Que Rosée-du-Matin, lui dit la reine, sache qu'ici elle se trouve dans le wigwam de sa sœur, et qu'elle n'oublie pas qu'on l'aime dans la tribu, parce que son cœur est bon.

Un banquet attendait les invités.

Sur un geste de la reine, tout un côté de la tente fut enlevé par des mains invisibles.

L'effet, produit par ce changement à vue, se manifesta par une approbation contenue des chasseurs.

Ils se retenaient d'applaudir.

L'aspect de l'intérieur du wigwam offrait à la vérité un superbe et réjouissant coup d'œil.

Sur des nattes était dressé un riche couvert, dont l'origine aztèque et l'antiquité se trahissaient par l'élégance dans la forme de chaque objet et le goût dans l'ornementation.

Les vases d'argent, finement ciselés, se miraient dans le poli des coupes d'or bruni, dont les rayonnements blonds et chauds caressaient le regard ébloui.

De magnifiques vases, rappelant les temps les plus reculés de la civilisation aztèque, contenaient les plus belles fleurs de la prairie.

Les parois du wigwam étaient couvertes de lianes fleuries qui, dans leur entrelacements, formaient un charmant décor.

La reine, se tournant vers ses hôtes, leur dit très finement :

—Chacun de mes plus grands sachems a voulu posséder un des hôtes illustres que nous attendions ; je vois ici les plus renommés chasseurs de la prairie.

—Ils voudront bien que chacun de mes guerriers choisisse, parmi eux, celui pour lequel il a le plus d'amitié.

Cette façon de ne retenir près d'elle que certaines personnes était fort délicate.

Du reste, les trappeurs étaient ravis de ne pas être condamnés à dîner avec la reine.

Le comte, le colonel d'Éragny et Blanche, ainsi que le gouverneur et sa fille Léonora, prirent seuls place aux côtés de la reine, priés par elle de demeurer ses hôtes.

Les chasseurs furent emmenés par les sachems, au grand contentement de ceux-ci et de ceux-là.

—Est-ce que je pourrais manger à mon aise en cette compagnie ? avait grogné John Burgh d'un air joyeux en quittant le wigwam royal.

—Impossible de boire à sa soif en pareille société ! s'était dit Bois-Rude en se frottant les mains.

Et la troupe suivit les chefs indiens, ravie d'être débarrassée de la réception officielle.

Pas un chasseur qui ne connût un chef et n'en fût connu ; on s'était souvent battu, raison de plus pour s'entendre à cette heure de paix.

Tomaho, le Cacique, fut le seul qui ne reçut d'invitation de personne, par la raison bien simple qu'il s'était éclipié, pendant que l'on admirait le wigwam de la reine.

Ses amis ne s'inquiétèrent aucunement de la subite disparition du géant.

Cependant les premiers arrivants, formant tête de colonne, apparaissaient sur les pentes du vaste cirque.

L'avalanche, grossissant de minute en minute, se répandait en groupes joyeux et bruyants dans toutes les directions.

Les Peaux-Rouges, avec un empressement et une aménité fort peu dans leurs mœurs, recevaient les arrivants, les conduisaient à leur wigwam, les fêtaient au mieux.

Bientôt la foule mangeante et festoyante couvrit toutes les parties de la vaste enceinte de l'ancien cratère.

XII

Pourquoi Tomaho s'était-il éclipié ?

La scène suivante l'expliquera.

Tomaho, après avoir disparu, revenait vers le camp ; il se dirigeait vers un groupe de chasseurs qui, hors du camp, discutaient mystérieusement.

Le géant s'avancait rapidement, rompant ainsi avec ses habitudes de lenteur et de flegme.

Pourquoi ce changement ?

Chacun de ses pas ne mesurait pas moins de deux mètres.

Quand il fut auprès de ses compagnons :

—Amis, dit-il, pourquoi les Peaux-Rouges ont-ils gardé ce défilé ?

—C'est justement ce que nous demandons, fit John Burgh, et nous comptons un peu sur toi pour nous renseigner.

—Écoutez, fit Tomaho.

—Vous dites toujours, entre vous, que je ne suis pas intelligent. . .

Les chasseurs firent mine de protester.

—Och ! fit le cacique avec bonhomie, je sais que je ne suis pas aussi fin que Sans-Nez, sans quoi Orélie ne m'aurait attrapé.

—Mais voilà ! J'ai résolu d'imiter le karou, qui est une bête peu malicieuse, mais si défiante, si défiante, qu'on ne la prend jamais.

Le Cacique fit cette déclaration d'un ton si bon enfant, que les chasseurs se mirent à rire.

—À l'avenir, dit Tomaho, je. . .

—Au fait ! au fait ! s'écrièrent les chasseurs prévoyant de trop longues digressions.

—Bon ! Très Bien ! Vous n'aimez pas m'entendre raconter, dit Tomaho.

—Je n'ai pas la langue subtile et le langage agréable.

—Je serai donc bref comme l'oiseau des mouches, qui n'a qu'un seul cri.

—Je me défiais.

—Ah ! ah ! firent les chasseurs.

—Il y a un voile qui m'inquiète, au fond des roches, là-bas.

—Je suis allé vers le fond de cette crevasse, quand un Indien en armes me refusa le passage.

—Et que fis-tu, grand homme ? demanda Sans-Nez.

—Je m'en allai.

—Et voilà tout ?

—Ce n'était pas la peine de réfléchir.

—Décidément, tu n'es pas malin, mon cher Cacique.

—Je le sais bien, fit tranquillement Tomaho.

—C'est bien parce que je ne suis pas malin, comme vous dites, que ce brigand de Touncins m'a volé ma couronne.

—Car vous le savez, le piège qu'il m'a tendu. . .

—Nous le savons très bien ! s'écrièrent les chasseurs.

—Assez ! assez !

Le géant attendit le silence et reprit avec une pointe de malice :

—Je m'en allai. . . mais je continuai mon inspection tout autour des roches.

—Ah ! ah !. . . pas bête ! fit-on.

—Je sais maintenant un petit endroit qui nous permettrait peut-être d'arriver au-dessus de la gorge fermée par le voile de fourrures.

—Tiens, tiens, tiens ! ce Tomaho !

Le géant jouit de son triomphe, mais fort modestement pourtant.

—Voilà qui n'est pas sot du tout ! fit Grandmoreau.

—Le Cacique m'étonne !

—Mais il faut.

—Partons tous les cinq dans différentes directions.

—Nous nous retrouverons au point où le Cacique pense que l'on peut le mieux arriver à voir ce qui se passe dans cette gorge.

—Indiquez-nous cet endroit, Tomaho.

—C'est, dit l'Araucanien, une grosse roche toute ronde, facile à reconnaître, et que vous verrez à deux cents pas du défilé, sur la droite.

—Je connais aussi l'endroit, fit alors le Trappeur.

—Tomaho a raison ; c'est le seul point qui nous offre des chances de parvenir au but, sans éveiller l'attention des sentinelles.

—Une fois là, nous aviserons.

—Approuvé ! s'écrièrent les chasseurs.

—En marche !

Les cinq hommes se séparèrent aussitôt.

Se donnant des airs de flâners, ils allaient de wigwam en wigwam, de groupe en groupe, fumant et causant, de l'air le plus indifférent.

Au bout d'un certain temps, ils étaient rassemblés derrière la roche désignée par Tête-de-Bison.

Ils ne tinrent pas conseil longtemps.

—En file ! avait dit Grandmoreau.

—Je pars en avant.

Aussitôt le Trappeur disparut presque entièrement dans les herbes.

Ses camarades ne l'apercevaient que, d'instant en instant, mais ils devinaient tous ses mouvements, au frémissement des herbes sèches s'écartant devant lui.

Bientôt Grandmoreau arriva sur une espèce de plate-forme où il s'arrêta, faisant signe à ses camarades de l'y rejoindre.

Ceux-ci parvinrent près du Trappeur.

—Je vais, dit celui-ci, continuer à avancer.

—Je descendrai jusqu'à cette saillie que vous apercevez.

—De là, je verrai probablement le fond du défilé.

—J'avance.

Les quatre autres chasseurs restèrent en observation et le vieux Trappeur se glissa en avant, rampant comme une couleuvre.

Il arriva sur la saillie et s'arrêta.

Il semblait indécis.

Son hésitation ne dura pas et il se remit à ramper.

Les chasseurs le regardaient attentivement. Tout à coup la terre parut s'enfoncer sous lui.

Ils disparut.

Avait-il glissé ?

Burgh releva la tête et laissa échapper un "godem" sourd bien énergique.

Il ne s'expliquait pas cette subite disparition.

Il y avait là quelque chose d'extra ordinaire d'inouïable, d'inouï.

Mille suppositions se succédèrent dans l'esprit des chasseurs en moins de dix secondes.

—Il faut aller voir, dit Burgh.

Et il se remit à avancer à son tour avec toutes les précautions imaginables.

Il parvint enfin, à l'endroit même où avait disparu Grandmoreau, et disparut comme lui.

—Tonnerre... ! dit Sans-Nez, il faut en avoir le cœur net.

Sans hésitation, il prit le même chemin que ses deux amis.

Il déploya toute son adresse, mais à son tour, il parut s'enfoncer dans les profondeurs du sol.

Bois-Rude poussa un grognement.

Il demanda à sa gourde une inspiration et il allait partir.

Tomaho voulut faire une observation.

—Toi, tu m'embêtes ! fit rudement Bois-Rude.

Et il se glissa en avant.

Il avançait par saccades, comme mû par un ressort.

Mais, comme les autres, il s'enfonça de l'autre côté de la saillie.

Tomaho restait seul.

Le géant se tint coi d'abord.

Cette grosse masse s'immobilisa au milieu des herbes ; il réfléchissait.

—Je ne vois plus mes frères, se disait-il, et il me semble que la terre vient d'engloutir le dernier.

—Que veut dire tout cela ?

—Je n'y comprends rien."

Le brave Patagon borna là ses réflexions pour l'instant.

Au lieu d'avancer, il se mit à reculer, toujours en rumpant.

Il parvint à regagner le point de départ sans encombre.

Se relevant, il murmura :

—Je ne suis pas fin, moi.

—Je ne devine pas ce que mes compagnons sont devenus.

—Le mieux est de consulter plus avisé que moi.

—Avertissons le comte, qui m'expliquera tout."

Sa résolution prise, Tomaho se dirigea à grands pas du côté du wigwam royal.

Les convives de la reine indienne causaient joyeusement en dégustant un excellent café, préparé à l'espagnole.

Le repas avait dû se passer au mieux.

Le géant ne pénétra pas sous la tente, ne prononça pas un mot.

Se tenant droit et immobile, il fixa son regard sur M. de Lincourt, jusqu'à ce que celui-ci l'eût aperçu, alors il lui fit un signe.

Le comte comprit.

Il se leva aussitôt et s'approcha du Patagon.

—Captain, lui dit celui-ci, employant la locution d'usage dans les bandes des prairies.

—Nos frères sont tombés dans un piège.

—Je les ai vus s'engloutir dans la terre, l'un après l'autre, je ne suis comment."

—Où cela ? demanda le comte.

—Là-bas, fit le géant en étendant le bras dans la direction du défilé.

—Bien, dit M. de Lincourt sans montrer aucune inquiétude.

—Continue."

Et il entendit le minutieux rapport du géant.

Il le pria de l'attendre et rentra dans le wigwam.

—Reine, fit-il, mes amis, s'étant aventurés dans une certaine partie de votre campement, ont tout à coup disparu.

La reine sourit.

—C'est le Cacique, Tomaho, dit-elle, qui a apporté la nouvelle ?

—Oui, dit le comte.

—Mandez-le, je vous prie.

Le comte appela l'Araucanien.

La reine l'interrogea.

—Le Cacique, dit-elle, ne voudrait pas mentir ; sa parole est pure comme un acier poli.

—Je comte qu'il dira la vérité."

Tomaho s'inclina flatté du compliment.

—Je vais donc, reprit la reine, questionner le chef araucanien.

—Où alliez-vous, quand les guerriers blancs ont disparu ?"

Cette question embarrassait le géant.

Il aurait bien voulu ne pas y répondre.

Il se tut.

La reine, se tournant vers M. de Lincourt, lui dit :

—Comte, le Cacique a des raisons pour garder le silence, mais je devine la vérité.

—Les chasseurs blancs sont coupables.

—Ils ont abusé de mon hospitalité.

—Ont-ils raison ?"

—Non, répondit le comte loyalement.

—Ils sont donc punis justement.

—Mais je ne veux pas prolonger vos inquiétudes, ajouta la reine.

—Allons délivrer les chasseurs blancs."

Tout le monde se leva et sortit du wigwam.

Plusieurs chefs de tribus, parmi lesquels l'Aigle-Bleu, vinrent se joindre au groupe que la reine précédait, donnant le bras à M. de Lincourt.

Tomaho marchait en avant, très penaud de la tournure que prenait l'affaire.

Toutefois, de temps à autre, la vanité lui chatouillait le cœur.

Alors un sourire errait sur ses lèvres.

—Och ! pensait-il.

—Tomaho, si bête au dire de Sans-Nez, n'est pas pris.

—Les autres sont dans le piège."

Et alors son pas devenait allègre ; il allongeait les jambes et faisait deux mètres à chaque coup de compas.

On arriva bientôt à l'endroit où le géant avait vu le dernier de ses compagnons s'enfoncer dans le sol.

On avança jusqu'à la saillie.

L'on ne voyait rien qui décelât un piège.

La reine dit alors à l'Aigle-Bleu, qui semblait d'une humeur charmante :

—Que les sacheurs délivrent les Visages-Pâles : cette leçon leur suffira.

—Où sont donc mes hommes ? demanda le comte.

—Presque à vos pieds ! dit railleusement l'Aigle-Bleu.

Et il montrait un vaste bloc qui semblait être détaché de la saillie et tombé de son sommet sur un petit plateau en contre-bas, au haut duquel on devait surplomber la gorge.

L'Aigle-Bleu s'avança, et, appuyant du pied sur le roc à une certaine place, il lui imprima, avec une facilité qui tenait du prodige, une oscillation, à la suite de laquelle le bloc roula sur lui-même.

Et la reine disait au comte :

—Nous savons par les Mexicains du temps de la conquête, dont les descendants sont encore parmi nous, nous savons, comte, les secrets des pierres fermées."

—Nous connaissons le moyen de disposer, sur des fentes de rochers, des quartiers de granit qui forment de vastes pièges où se prennent tous ceux qui veulent passer sur eux. (Historique ; rien de plus surprenant que ces chausse-trapes immenses tendues sous les pas des voyageurs).

La reine reprit :

—Qu'un homme ou un animal mette le pied sur cette pierre, placée de façon à ce qu'il ne puisse avancer qu'en s'aventurant dessus, elle bascule, et se referme sans qu'on puisse échapper au piège.

Le comte avait entendu parler de ces étranges chausse-trapes, et, malgré tout ce qu'on lui avait affirmé à ce sujet, il avait hésité à y croire.

Mais voilà que, sous le pied de l'Aigle-Bleu, le roc se soulevait et laissait, se tenant en équilibre, un vide béant.

On put voir, au fond d'un trou, les trois prisonniers confus et furieux.

Il sortit du piège trois imprécations rageuses que le comte réprima aussitôt.

—Gentlemen, dit-il, pas un mot de colère, je vous prie, et supportons dignement cette mauvaise plaisanterie.

Les chasseurs étaient trop intelligents pour ne pas apprécier cet avis.

Ils bondirent hors de la fente de rocher, mais il leur fallut une grande puissance sur eux-mêmes pour se contenir, en voyant des sourires moqueurs sur toutes les faces cuirvées des Indiens.

Cependant Tomaho se grattait le nez et faisait ses réflexions :

—Il rumina quelque chose.

—Qui empêche de le relever ?"

—Mon frère n'est pas aveugle, je suppose ? dit l'Aigle-Bleu.

—Le poids de cette masse suffit pour résister aux efforts de cent hommes."

Tomaho se regratta le nez, puis le front, puis l'oreille, et reprit la parole.

—Je serais curieux d'entrer là-dedans ! fit-il.

—Drôle d'idée, Cacique ! observa le comte.

Mais l'Aigle-Bleu ne voulut pas perdre l'occasion qui se présentait de faire partager au géant le sort de ses camarades, ne fût-ce que pour un instant.

—Si mon frère, dit-il, croit trouver quelque plaisir au fond de ce trou à rats, il peut s'y glisser ;

Tomaho, sans rien dire, malgré les regards du comte, se laissa tomber dans la fente de rocher.

Mais elle n'était pas assez profonde pour lui ; il courba donc le dos et dit :

—Fermes !

L'Aigle-Bleu toucha du pied le roc qui s'abaissa aussitôt.

Mais voilà qu'à peine était-il en place, on le vit se lever lentement, à la grande stupeur de tous ; l'on aperçut Tomaho levant le bloc par la pression de ses épaules ; puis tout à coup, par un brusque mouvement, le géant renversa la pierre qui roula dans l'abîme.

Les chasseurs se regardèrent en silence.

Les Indiens ne dirent mot.

Mais Tomaho, s'essuyant le front, sortait de la fente et disait à l'Aigle-Bleu :

—Si je n'étais tombé que dans une embuscade aussi mal tendue que celle-là je serais encore le chef de l'Araucanie.

—Mais le Renard subtil, l'infâme Orélie, sait beaucoup mieux préparer un piège que l'Aigle-Bleu."

—Mon frère connaît le secret des pierres levées ! dit le sacheur.

—Nul homme au monde ne peut soulever pareil fardeau.

—Le Cacique a touché le point d'équilibre.

Tomaho s'indigna de cette supposition.

Il bondit vers un quartier de granit plus considérable que celui qui avait fermé le piège, l'arracha du sol par un admirable effort et le poussa vers le précipice, dans lequel il alla s'engouffrer.

—Tomaho, s'essuyant une seconde fois le front, se planta devant l'Aigle-Bleu, parut chercher une longue phrase et finit par dire ce seul mot :

—Voilà ! ...

Et il avait raison.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, au prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B. — Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Lagachetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagne, les hôpitaux, les convents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Mars

17,009 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

Gray's Dental Pearline,

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS:.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 12 Mai.
Après-Midi et Soirée.**Mlle Kate Pursell**

LA JOLIE ACTRICE.

Dans le Drame intitulée :

"QUEEN OF THE PLAINS"

Excellente compagnie, Jolis Décors, Magnifiques Costumes.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante.—*The Nights' Owls.***Gray's Saponaceous Dentifrice,**

Excellente Poudre à Dents

Pour Préserver et Nettoyer les Dents.

**LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS**

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année à ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,
Et cent de \$1.00.LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE
MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montréal

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,
TORPEUR DU FOIE,
MAUX DE TÊTE,
INDIGESTIONS,
ETOURDISSEMENTS
Et de toutes les maux causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

MAISON DE SANTÉ

A proximité de la ville. Localité très salubre.

Pour informations, adressez :

Dr. E. LALONDE, 196 Rue Saint-Maurice

MONTRÉAL

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,
PAMPHLETS, AFFICHES,
CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,
PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,
PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,
ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES
ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.
Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,
32 and 34 Frankfort Street, New-York